

UNE MERE INCERTAINE

Lors d'une interview, interrogée sur son rapport à la maternité et à sa mère, Marguerite DURAS, pour prévenir tout conciliabule sur l'intime et donc tout pathos, énonce : « *La mère est dans l'absolu la personne la plus insaisissable, la plus étrange, la plus imprévisible que l'on rencontre* ». Réel d'une altérité impossible à circonscrire et nostalgie de la vérité d'une rencontre qui ne sera pas advenue, trou de la parole, du mot sans cesse à écrire, qui manquera à jamais.

Avec ce propos liminaire, c'est une fracture dans la congruence habituelle des lieux communs. Assertion où, assurément pas sans l'angoisse, se conjuguent les dimensions de l'infini, d'un irréductible, d'une béance structurale au regard d'un savoir sur la mère et surtout d'un savoir de la mère avec cette équivoque qui ouvre à l'impossible que traduit l'interdit civilisateur : tu ne peux connaître la mère.

Une rencontre, c'est un évènement assumé dans sa contingence. C'est un heurt, heurt de la rencontre de la parturiente avec ce qui est appelé à n'être, être à se dessaisir pour partie de l'être pour s'inscrire au champ du désir, appelé à devenir un enfant, et le plus souvent particulièrement son enfant. C'est le heurt avec la dimension du naturel et des fonctions au travers duquel il se réalise. C'est aussi l'épreuve d'une transmutation en train de s'accomplir, l'être mère, procès ontologique qui se nécessite d'une dépossession d'elle-même qu'elle pourra ou pas soutenir, et parfois simultanément dans une division inconsciente avant tout, avec une variabilité extrême pour chaque femme. Celle-ci est aux prises tout à la fois avec l'immanence de l'absolu d'une présence, une possible absence à elle-même qui doit être tue, une joie terrible et douloureuse, la surprise et la peur devant cette submersion par la préoccupation pour l'enfant avec cette certitude organique d'une appartenance réciproque et indissoluble ou à l'inverse, la douleur indicible de ne pas se sentir affectée, parfois jusqu'à l'effroi, de ne pas ressentir les effets d'une investiture immédiate et donc d'une indiscutable légitimité. Ceci ne concerne pas nécessairement l'éprouvé de l'amour mais un dire, de pouvoir se dire mère de cet enfant et de le dire comme tel, c'est-à-dire qu'il puisse être dans une relation d'altérité et non d'étrangeté. C'est ce que peuvent raconter avec courage et pudeur nombre de jeunes mères à la fois aimantes, attentives et désemparées, face à une béance instable qui défie tout naturalité, en lieu et place d'un savoir qui devrait les arrimer avec certitude.

Il nous faut donc poser comme essentielle la polysémie du signifiant mère, qui implique une plurivocité tant des positions que des fonctions maternelles, au-delà de l'ensemble du maternage. A ce terme il est en effet nécessaire d'y associer un pluriel de rigueur, qui permet d'emblée de mettre en question toute conception d'une mère UNE, à fortiori lorsqu'elle se présente ou qu'elle est placée en position d'au-moins une qui conjoiindrait autorité et pouvoir, modalité qui peut rencontrer en clinique un point de vérité mais qui achoppe à pouvoir l'insérer de façon ajustée dans la logique qui structure l'ensemble mère. Ceci doit également nous amener à distinguer, quand nous en parlons, d'une part le destin singulier d'une mère et d'autre part les destins du maternel et de la maternité tant dans la subjectivité individuelle que collective, et plus particulièrement dans les effets de sujet qui y sont afférents tant pour la mère que pour l'enfant. Ces effets s'ordonnent à partir d'une séparation principielle, telle que Lacan la décrit dans son article sur les complexes familiaux, indiquant que le complexe du sevrage représente dans le psychisme la forme primordiale de l'imaginaire maternel, sevrage et séparation d'avec la matrice, qui n'est pas à considérer comme un traumatisme, et point majeur, qu'aucun soin maternel ne peut compenser expliquant de ce fait la puissance du sentiment maternel. Ce qui va être déterminant au-delà de la mère, c'est la relation inconsciente avec l'instance qu'elle constitue à l'endroit d'une irréductible déhiscence qui sépare la mère en tant que processus inconscient et le maternel.

Cette mise en place témoigne combien d'emblée celles qui se trouvent appelées à s'appeler mère peuvent se trouver dans un statut incertain et comment dans le social ce statut lui-même se trouve à être bouleversé par la poussée conjointe de facteurs hétérogènes, telles que les revendications issues des théories sur le genre, l'extension du domaine de l'individualisme hédoniste et de ses revendications mettant en question l'inconditionnalité du lien mère-enfant et la dévotion qui en est le corollaire, et surtout les possibilités des biotechnologies. Leur immixtion irrésistible dans nos corps, du fait de sa prise directe avec la jouissance, conduit à une désintrinsication de plus en plus radicale entre reproduction, procréation et filiation. Le bouleversement qu'elles induisent révèlent également des faits de structure ordinairement masquées par le voile de la représentation imaginaire avec une intolérance croissante à la fonction phallique symbolique en tant qu'elle est le représentant de la béance réelle au lieu de l'Autre et en tant qu'elle concerne le réel de la sexualité, fonction tierce dont l'effet discriminant permet de soutenir des places différenciées et de rendre supportable la disparité, qui se trouve aujourd'hui ravalée au rang de procès discriminatoire.

En juillet 2018, dans le cadre de la réflexion sur le cadre juridique de la procréation médicalement assistée pour les couples de femmes homosexuelles, le Conseil d'Etat, la plus haute juridiction administrative française, a proposé que les deux femmes devraient être reconnues comme mères grâce à une déclaration commune anticipée avant la naissance de l'enfant, en précisant que cette solution conduirait pour la première fois en droit français à dissocier radicalement les fondements biologiques et juridiques de la filiation d'origine en prévoyant une double filiation maternelle, tout en réaffirmant que la GPA est frontalement contraire au principe fondateur du modèle bioéthique français. Il y aurait dès lors à l'œuvre un double processus : élision de l'instance phallique pas seulement symbolique mais aussi réelle en tant qu'elle permet la rencontre sexuée et institutionnalisation d'une forclusion juridique du réel de la procréation qui nécessite la rencontre de gamètes mâles et femelles. Cependant un réel forclos ne manque pas de resurgir et c'est à quoi nous avons à nous attendre même si ce dispositif restera limité. Se pose par ailleurs la question de comment va s'opérer pour l'enfant, et ce sera sûrement différent pour les filles et pour les garçons, un processus de négativation qui permette l'introduction d'une ternarité symbolique et symbolisante qui fasse place au réel sexué. Nous pouvons assurer en tout cas qu'il reviendra à l'agilité et à l'inventivité des enfants de frayer une voie dans l'étendue de l'amour, dans le meilleur des cas, par une série d'opérations signifiantes. Ce qui nous permet d'avancer ce point ce sont les propos d'une femme représentante d'une association de famille homoparentale qui s'exprimait lors de journées de l'Association Lacanienne Internationale consacrées à l'adoption. Elle relatait avec une surprise non feinte, et avec une certaine incompréhension, l'obstination d'une fillette d'un couple de femmes à introduire dans le signifiant maman, ou dans le prénom de ses mères, des élisions, des coupures ou des épithètes différents afin de faire place par ce procès symbolique à un réel ternaire, c'est-à-dire deux places parentales disjointes et articulées par une béance qui les rendent dissymétriques, deux lieux autres, c'est-à-dire venir spécifier leur disjonction en fonction de leur rapport respectif au désir de l'Autre, ou au moins de la demande de l'Autre. Cette opération de la fillette indique d'ailleurs qu'une mère plus une mère, ça ne fait pas deux mères, ça ne peut pas s'additionner même si elles pourraient se multiplier si par exemple se trouvaient introduites dans ce dispositif des dispositions dérogatoires pour la GPA. Ce qui veut dire aussi qu'il y aurait consécration mais pas de fondation d'un ordre, pas d'ordinal (cet ordinal ne fonctionne pas pour la mère et elle ne peut pas le produire) dans ce qui serait une lignée seulement maternelle. Nous avons d'ailleurs une autre traduction logique de ce rapport à l'Autre dans le symptôme de vouloir à tout prix le troisième ou le quatrième enfant, qui indique que la quête phallique peut ne pas se trouver satisfaite dès le premier enfant, ordinairement reçu comme de l'ordre d'un don et qu'en ces cas, c'est le troisième ou le quatrième qui serait enfin le

UN, le signe UN de l'élection ou plus exactement ce serait le plus UN, celui qui lui permettrait de se compter comme UNE, le plus de jouir qu'il s'agirait de faire surgir dans cette déshérence produite par cette logique de l'attente d'un don qui serait enfin le bon.

La mère est donc avant tout un problème logique avant d'être une question affective. Nous entendons ici en filigrane que l'enjeu est : est ce qu'il est possible, et dès lors comment, pour une mère, pour les mères, de transmettre ce qui pourrait venir à fonder l'identité sexuelle pour un enfant, c'est-à-dire la part qu'elle prend dans ce qui va permettre à quelqu'un d'assumer le réel de la différence sexuée et une relation d'altérité tant à ses semblables qu'à lui-même.

Cette question est particulièrement sensible dans le temps de la constitution du fantasme et de la dynamique articulée autour du phallus imaginaire avec la mise en place de la grammaire érotique du corps et des orifices au travers d'un festival pyrotechnique pulsionnel, dont les mèches signifiantes devront être refoulées et constituer ainsi les inscriptions d'un désir QUOD MATREM. Cette dynamique nécessite que l'objet supposé du désir de la mère soit au-delà de son enfant, et que ce dernier y rencontre dans cette épreuve l'incidence de l'autorisation au désir qui procède de l'assomption de la fonction paternelle, c'est-à-dire de la logique du signifiant et de l'instance de la lettre qui arrache le manque au registre de la contingence pour l'inscrire comme Réel structurel dont nul, dès lors, n'a plus à déplorer d'être fautif.

Avant de revenir sur ce terme, il nous faut interroger quel serait ce UN qui ferait trait pour les mères puisqu'un très rapide excursus à propos de ce que nous pourrions mieux dénommer provisoirement l'ensemble mère nous amène plutôt à prendre la mesure d'un certain nombre de divisions à l'œuvre, du statut non pas un mais structurellement divisé d'une mère et ce de plusieurs manières.

Dans la tragédie grecque, notamment chez Eschyle, la mère n'est pas un mythe mais un point de nouage par lequel s'accomplit le fatum, le tragique de la destinée, avec une double ligne de partage, à savoir une division entre la mère Eupaïs, celle qui est heureuse en enfant, qui a enfanté, et qui a ainsi respecté le rôle qui lui incombait pour prendre place dans l'espace du représentable et participer à l'ordre de la cité, et puis la mère Apaïs, celle qui est privée d'enfant, soit parce qu'elle n'est pas encore en âge ou parce qu'elle est Parthénon, consacrée à la virginité, ou qu'elle ne puisse plus en avoir ou encore qu'il soit mort par exemple au combat avec dès lors cette déchéance qui homogénéise dans la même frustration d'un objet réel ces femmes dites vides. Il y a donc une tension entre mère apaïs et mère eupais qui fait entendre dans différentes trajectoires comment il est possible d'être les deux dans un intervalle incertain

et pour partie anémique, voire d'être une mère sans enfant c'est-à-dire première notation, la mère peut être avant tout un symbole de ce qui a chu d'elle ou de ce qui lui a été retiré.

Elle se situe dès lors toujours possiblement du côté de la démesure, de l'Hubris, de l'absolu, de l'extrême, Médée qui tue ses enfants en interrompant la lignée et en renversant la temporalité, Jocaste mère d'Œdipe dans un savoir tout entier articulé sur le déni ou Clytemnestre qui ne pardonne pas à Agamemnon le sacrifice de sa fille Iphigénie, elle qui supportait une part de son être, mais surtout d'être bafouée quand son époux lui préfère la couche de Cassandre, l'esclave ramenée de Troie. Clytemnestre assassine son époux provoquant la vengeance d'Oreste, son fils, qui commet sur elle un matricide à l'occasion duquel se constitue le mythe de la Création de la Justice par Athéna au cours du procès d'Oreste où cette dernière prend parti pour les hommes ; il est ainsi plus grave d'attenter à la fonction paternelle que de tuer la mère. A chaque fois pourtant ces femmes se trouvent emportées et agies par leur désir qui contrevient à ce que leur imposerait leur rôle de mère. Pour les grecs, la femme est un mal nécessaire qui se résout dans la maternité.

Jusqu'au XVIIIème siècle, devenir mère constitue à la fois un lieu de passage obligé dans l'existence d'une femme, sa vocation naturelle et surtout l'acmé de son accomplissement personnel et ce jusqu'au XIXe avec l'apogée d'un féminisme maternaliste pour faire de l'action de la femme, au travers de la maternité dans le foyer, l'équivalent de l'action publique de l'homme dans la société, égalité des hommes et des femmes qui concourent ensemble, chacun à sa manière, à la production de nouveaux citoyens. Toutefois, si son destin est ainsi conditionné par sa nature de reproductrice l'affrontant aux exigences du discours social où opprobre et exclusion sont prompts à sanctionner l'être des femmes qui viendraient à déroger à leur condition, il faut noter que c'est constamment sur fond d'une ambiguïté foncière. La révolution amènera à une courte période de promotion politique des femmes qui va conduire aussi à une désarticulation progressive entre féminité et maternité avec l'apparition de paroles isolées, éparses, de femmes qui interrogent cette préoccupation maternelle qui leur serait consubstantielle. C'est Marie d'Agoult en 1830 : « *Je ne suis point, je l'avoue, montée au diapason de l'admiration générale (concernant l'enfantement) et la gloire qui lui est promise* ». Ou encore Suzanne Volquier, fille du peuple, dans ses mémoires : « *Reporter sur l'enfant cet immense besoin d'aimer qui tourmente et pour cela, il faut un nom et un père avouable* », avec ce vibrant appel à la reconnaissance dont l'enfant ne sera qu'un instrument, l'Amour précède l'enfant et s'inscrit dans un rapport à l'autre pathétique. Ambiguïté et antinomie entre la construction d'une figure sacrée, grosse avant tout de cette inconditionnalité d'un don et d'une dévotion jusqu'à l'oubli de soi, et d'autre part la femme appelée à poursuivre son labeur et à ne

pas trop s'attacher à l'enfant à la fois venu de l'Autre et qui peut y repartir - mais aussi pour éviter que par capillarité son caractère ne transparaisse de trop dans l'enfant ! - avec cette définition proposée par le vibrant conventionnel Chaumette en 1744 : « *à la femme, à qui la Nature dit : soit mère, les douces inquiétudes de la maternité, son travail, et sa récompense, être la divinité du sanctuaire domestique* ».

Ce très bref excursus fait apparaître les lignes de fracture et de déchirement qui ne manquent pas d'ordonner l'hétérogénéité de la fonction Mère. Nous pouvons en structure essayer de donner une lecture autre de ce qui se présente parfois dans notre clinique sur ce versant de la complétude imaginaire, d'un tout maternel accompli. Il n'est pas rare d'entendre au détour d'un propos sur la maternité une plainte eu égard à la dimension exorbitante du statut qu'elle confère. Elle est la mère de tout le monde, même son mari ne cesse de dire aux enfants : demande à maman. Elle l'est pour celles et ceux qui l'entourent, y compris sa mère bien-sûr, à un point tel qu'elle ne sait même plus si elle est la mère de ses enfants puisqu'elle ne saurait dire ce qui les distingue des autres, avec cette note toutefois qu'elle est toujours prête pour le malheur, elle ne sait pas pourquoi mais elle sait qu'elle doit y être prête, avec cette équivoque, que ça peut arriver à tout moment, avec en filigrane cette pointe qu'elle ne sait pas si elle ne pourrait pas le provoquer tant elle l'attend, pour enfin rencontrer cet inéluctable. C'est-à-dire aussi qu'un réel ne cesse pas de manquer de faire retour.

Pour le dire autrement, la mère est un des noms premiers de la perte. Le destin d'une mère, le destin de mère, va être cette écriture des différentes dimensions et des différentes temporalités d'une béance qui se présente tout d'abord comme une perte, et de la possibilité ou non de son assomption par la voie privilégiée du symbolique afin qu'elle puisse s'inscrire pour l'enfant, être appréhendée comme la dimension réelle du manque de structure liée à notre aliénation au langage, c'est-à-dire cette concaténation signifiante symbolique qui borde cette béance du manque d'au moins un signifiant au lieu de l'Autre. Loin que le devenir mère soit systématiquement l'occasion d'un arrimage phallique, d'une inscription phallique au champ de l'Autre, cette rencontre avec cet objet primordialement réel qu'est l'enfant peut au contraire affronter à une béance non bordée, un pur trou dans ce moment où est mis en tension le rapport à l'instance phallique au travers de cette interrogation sur le désir de l'Autre pour cette femme. Même lorsqu'il ne s'agit pas de l'insoutenable abord de ce réel erratique, ectopique, nous entendons ordinairement dans la clinique ce fantasme de la chute de l'enfant, de la mort, du geste même de la mère qui réintégrerait malgré elle son produit. Cette dimension de la perte pouvant ainsi faire possiblement retour sous la forme du fantasme de la perte réelle.

Nous pouvons d'ailleurs souligner que cela opère dans les trois registres réel, symbolique et imaginaire, à la fois donc réel de l'expérience de dépossession d'elle-même, d'être à la merci pour un temps de l'enfant venant du fait de son introduction au régime de la vie et de la mort, qui n'est pas encore l'avènement à l'existence qui suppose cette reconnaissance ou non reconnaissance par l'Autre qu'elle va constituer, Autre réel donc, supposant là-aussi une béance au lieu de son propre savoir c'est-à-dire par cette décomplétude, forage du lieu d'adresse dans l'Autre, sur le plan symbolique ensuite, avec cette chute entre ce qui est attendu et ce qui surgit, qui s'accompagne d'un changement radical de son statut symbolique, voire de la révélation crue de la précarité extrême de son propre statut symbolique avec son corollaire d'angoisse et sur le plan imaginaire enfin, avec cette dimension à la fois de représentation et d'idéal entre identification et manquement avec ici, l'incidence de la faute.

Lacan en donne une formulation ramassée dans le séminaire Encore : « *tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction à quoi ils peuvent faire défaut, l'autre satisfaction c'est ce qui se satisfait au niveau de l'inconscient, entre autre satisfaction, la jouissance, qui se supporte du langage* ». Ce qui indique que la relation mère/enfant s'actualise au travers de la perte et sur fond de discorde.

Freud soulignait que dans la relation mère-fille même l'éducation la plus douce ne peut qu'engendrer des limitations qui provoquent révolte et agressivité alors que seul le rapport au fils assure à la mère une satisfaction illimitée qui permet par procuration d'obtenir la satisfaction des notions liées au complexe de masculinité. Cette dernière remarque pointe peut-être en filigrane la relation complexe de Freud au féminin puisqu'elle marque le point de discorde consubstantiel de la rencontre avec la mère dont on peut dire qu'elle est amenée à choir dans le temps de son avènement, ce d'autant que la mère ne peut transmettre à la fille ce qui serait l'insigne absent de la féminité. Pourtant, l'expérience de la maternité, l'affrontement au nom de perte qu'est la mère, va se déplier selon plusieurs dimensions simultanément puisqu'il mobilise à la fois la question de son inscription au lieu de l'autre, la question de son rapport au désir de l'Autre notamment vis-à-vis d'un homme, c'est-à-dire le rapport entretenu avec l'instance phallique, et son positionnement au regard de la castration maternelle, c'est-à-dire à la béance au lieu de l'Autre telle qu'elle a pu s'actualiser ou pas dans l'assomption d'un nécessaire point de non-savoir et sa propre introduction au regard de la didactique phallique.

Nous entendons comment, de défaut structurel à faute, ce glissement ne cesse de se produire comme en témoignent des mamans dont les enfants, éminemment lacaniens, la repoussent, particulièrement entre 1 et 2 ans puisqu'ils savent que ce n'est pas ça et que l'amour c'est donner ce qu'on n'a pas, évoquant alors le surgissement de sentiments de honte et d'insuffisance

Marguerite DURAS en donne une écriture, foudroyante de précision clinique, dans la pièce « *Des journées entières dans les arbres* », où une mère, qui a toujours faim terriblement, les bras couverts d'or, rend visite à son fils danseur pour dames, et elle parle à la fois seule et à son fils de son malheur spécifique, de l'amour pour son sommeil et de pourquoi elle ne le réveillait pas pour l'envoyer à l'école comme les autres puisqu'elle aurait voulu tout lui donner, le goût de la paresse en même temps que le goût du travail. Ce qu'écrit Marguerite DURAS, c'est aussi comment lutter contre cette jouissance, faire barre à cette jouissance : « *ça arrive, sur cinq enfants qu'on a eus qu'il y en ait un qu'on garde, que l'on se met en réserve pour les mauvais jours, c'est une tragédie... tu ne peux pas comprendre la tristesse de ces existences sûres, solides, l'angoisse qui m'envahit lorsque je pense à ceux-là de mes enfants tellement terminés, adultes jusqu'au trognon* », disant que elle, la mère, et lui, son fils, ont eu, et pas les autres, à lutter contre le plaisir de vivre. Ce qu'elle indique ici c'est le débordement par la jouissance de la vie contre l'entrée dans l'existence sous l'égide du phallique avec ses limitations, ses contraintes et sa finitude. Plutôt tout perdre qu'assumer la castration, la sienne en premier lieu et celle de son enfant ensuite, en restant dans une infinitude éternelle de la demande qui la maintient dans son statut de pouvoir y répondre, juste pas assez pour que ça continue toujours. Irréalisation de l'avenir plaçant la mère du côté de l'infini potentiel, là où une des fonctions de la mère est sa propre assomption d'un infini actuel où le réel est articulé comme impossible. L'enjeu est ici la castration maternelle éventuellement indialectisable sans cette épreuve de sa propre béance au lieu de son savoir.

La mère est une modalité topologique de relation à l'Autre. La mère est d'emblée symbolique se présentant objet dans une alternance d'absence et présence, une présence sur fond d'absence, mais aussi d'emblée réelle justement pas par rapport à la satisfaction des besoins parce qu'ils sont excédés par la dimension de la reconnaissance qui ouvre la voie à l'existence subjective. C'est là un point dramatique de la structure parce que, selon l'articulation signifiante qui va s'inscrire, la retrouvaille avec un défaut de reconnaissance peut devenir support de la répétition puisqu'il constitue néanmoins les linéaments principaux de la relation à l'Autre. Jean-Paul HILTENBRAND a rappelé à de nombreuses reprises la dimension essentielle de ce dédoublement entre l'Autre primordial et l'Autre du langage. Nous pouvons indiquer qu'une mère se trouve également prise dans un autre dédoublement puisqu'elle est à la fois cet Autre Primordial Réel et en même temps l'autre de la parole à distinguer dès lors de l'Autre du discours. Elle est à la fois un symbole hors dialectique, hors langage, et d'autre part la mère est le lieu et le moment par lesquels se fait l'introduction à la parole, contemporaine de la constitution de la langue. La question est alors : comment la mère va être négativée dans la

langue afin qu'elle puisse être perdue comme objet par les refoulements des signifiants qui supportent le désir de la mère, ceux-là même qui vont se découper du continuum de la langue par la chute de la lettre et qui sont primordialement articulés dans la grammaire pulsionnelle. C'est ce que signifie le fantasme du dévissage de la baignoire chez le petit Hans comme la possibilité que la mère puisse chuter comme élément amovible et entrer dans l'ensemble du système signifiant comme un élément mobile désormais équivalent aux autres.

L'enjeu est le nouage la dimension réelle de l'altérité de l'autre maternel et la dimension symbolique qui peut s'opérer par la dimension Imaginaire dont l'articulation tant au travers du procès de la demande que de la dialectique du Phallus Imaginaire en tant qu'il est l'objet supposé du désir de l'Autre.

Je veux évoquer à ce propos une situation que j'ai rencontrée il y a quelques années qui m'avait beaucoup interrogé alors et qui m'interroge toujours tant par son déroulement que par sa chute puisque cela a été un suivi bref sur quelques mois interrompu brutalement. Je reçois un jeune homme qui m'avait dit, lors de la prise de rendez-vous, se prénommer Albert et je constate qu'en lieu et place d'un jeune homme, c'est une toute jeune femme à peine majeure qui me dira s'appeler Alice mais que personne ne l'appelle comme ça et que ça n'est pas son prénom. Elle me dit avec simplicité venir pour avoir un certificat médical afin de pouvoir enfin faire la transition, c'est-à-dire une opération de réassignation sexuelle, parce qu'elle en a assez de vivre comme ça, qu'elle ne peut pas faire ce qu'elle veut, que c'est compliqué d'avoir tout le temps à se bander les seins pour que ça ne se voit pas, qu'elle ne peut pas s'habiller comme elle veut, et que l'été, qui approchait alors, c'est encore pire. Mais qu'à part ça ça va, elle n'a pas de problème, elle a une copine qu'elle aime et elle voudrait avoir une vie amoureuse avec elle. Elle accepte de venir pour quelques entretiens pour me parler de son parcours si je pense que c'est important. Elle m'explique alors qu'elle travaille dans le bâtiment comme son père, le même corps de métier, qu'elle aime bien ça et que des fois, elle fait des chantiers avec son père qu'elle aime bien. Enfin pas tout le temps parce qu'à la maison, c'est le drame permanent, son père travaille de ci de là ne pouvant bien souvent pas assurer ses chantiers parce qu'il passe parfois plusieurs semaines à ne faire que boire et gueuler à la maison où elle vit seule avec ses deux parents, et sa mère de se lamenter dans la cuisine en permanence sur son malheur, sur le manque d'argent, sur l'ivrogne-né de mari, sur ce qu'elle a fait pour mériter ça et elle, elle est entre les deux, aidant parfois sa mère qui lui demande sur sa paie de l'argent en cachette. Je lui demande ce que pensent ses parents de son projet de chirurgie et elle me dit qu'ils sont d'accord, que c'est son choix et qu'elle a toujours été un garçon au fond d'elle, enfin, pas toujours. Elle me raconte que vers 6-7 ans, elle ne sait plus, elle est rentrée à la maison et

a dit que maintenant elle voulait qu'on l'appelle Albert, le prénom qu'elle avait choisi et que tout le monde a accepté plus ou moins bien, surtout son père qui n'était pas trop d'accord, qui lui a gueulé dessus, qui ne voulait pas l'appeler Albert mais qu'avec le temps on n'en parlait plus, c'était comme ça. D'ailleurs étant petite, elle avait demandé à sa mère d'avoir des vêtements de garçon parce qu'elle n'aimait pas les vêtements de fille.

Les entretiens se poursuivent de la sorte plusieurs semaines toujours très sympathiquement, me parlant un peu de son travail et racontant les péripéties monotones de la maison avec sa mère explorée encore et toujours. En la questionnant quand même sur son rapport à la féminité et sur l'attitude de ses parents par rapport à son choix, deux assertions vont émerger au cours de propos très convenus. D'une part sa mère lui a dit qu'elle a dû penser que si son père partait, quand il serait parti, ce serait elle l'homme de la maison et d'autre part je n'aime pas mon apparence, mon corps m'empêche de faire des choses, restant évasive sur ces choses, parlant de sport, entre autres la piscine, parce que pour les choses de la vie, elle préfère ne pas en parler, ça la gêne, elle est pudique sur ces choses-là. Vient un moment où apparaît une tension, sans revendication ni agressivité, mais elle dit qu'un jour ou l'autre elle ira se faire opérer avec ou sans accord, ce qu'autant que sa copine la pousse à faire l'intervention, parce qu'elle pensait au début être avec un garçon, qu'elle s'est accommodée de la situation mais que maintenant elle aimerait bien en avoir un pour de vrai. C'est dans cette période où une forme d'urgence se manifeste que j'interviens pour lui dire sous forme mi interrogative mi affirmative : vous savez que votre mère peut mentir. A ma surprise va s'opérer à partir de cette construction un déplacement puisque dès lors, elle commence à évoquer ses questions sur pourquoi ses parents sont toujours ensemble si ça va si mal, pourquoi sa mère ne part pas et qu'en effet, elle s'est rendue compte que sa mère ne disait pas toujours la vérité sur des petites choses du quotidien. Puis elle évoque le fait qu'elle porte le nom de sa mère parce qu'à sa naissance, son père c'était j'y vais, j'y vais pas et qu'il ne l'a reconnue qu'après ses 1 an. Elle s'est aussi rendue compte à l'occasion d'un enterrement d'un oncle, qu'il portait en fait un autre prénom que celui sous lequel elle l'avait connu et que c'était le cas pour plusieurs autres hommes de sa famille, et que personne n'en avait jamais parlé et qu'elle ne savait pas pourquoi, ni ses parents apparemment quand elle le leur avait demandé.

Dans ces entretiens, va circuler toute une série de signifiants que je ne peux expliciter ici mais à un moment, parlant de son devenir, elle parle de l'homme que je voulais avoir et non l'homme que je voulais être. Là se produit un déchirement par rapport à son interprétation univoque du désir de l'Autre, avec une interrogation sur ce qui animent ses parents et surtout ce qu'elle veut elle. Surtout que s'est produite une rencontre avec une autre fille ouvrant le champ de l'hétéros, puisqu'elle lui a tout raconté d'elle et que pour la première fois, elle s'est rendue compte qu'elle

peut être aimée en tant que fille. Alors elle va dire qu'elle n'est plus si sûre de vouloir se faire opérer.

Lors du dernier entretien avant l'été qui marquera en fait l'arrêt des rencontres, il se produit un événement signifiant qui nous permet de tenter une articulation. Elle me dit qu'elle envisage d'arrêter le bâtiment et qu'elle ne sait pas ce qu'elle veut faire. Je lui demande si elle n'a pas une idée ; en fait ce qu'elle aimerait c'est faire artificier.

Ce n'est pas encore feu « *l'arti-fils* », mais il semble que là se soit accompli tout un travail préliminaire qui permet une réouverture de la demande sur un tout autre versant. Si nous entendons ici l'équivoque à l'œuvre, il convient d'éviter à ce propos toute interprétation.

Je vais rester prudent sur les hypothèses puisqu'il y a toute une pente interprétative dans le champ imaginaire que nous n'avons surtout pas à emprunter, qu'elle concerne la question du trans-générationnel, du secret ou du discord parental. Nous pouvons avancer qu'il ne s'agissait pas ici d'emblée du jeu de leurre du phallus imaginaire mais plus directement de la question du phallus symbolique et que si son corps l'empêchait de faire plein de choses, qu'elle était embarrassée, c'est que le phallus était déjà bien là, encombrant. Ce point nous permet d'entendre pourquoi elle n'employait pas à son égard le terme de garçon manqué ni qu'elle ait parlé des conséquences de l'implantation d'un organe puisqu'elle avait compris que là n'était pas l'important. Etre aimée comme une fille, c'est-à-dire accepter que le phallus elle ne l'a pas comme tel, avec un déplacement vers la question du phallus imaginaire, a ouvert la voie à une possible dialectisation symbolique puisque dans le symbolique, l'avoir ou ne pas l'avoir sont deux modalités qui peuvent donner également un ancrage au champ phallique. L'enjeu était donc de pouvoir interroger cette interprétation univoque de ce qu'elle supposait du désir de l'Autre à son égard. Le geste qu'elle appelait de ses vœux n'était rien moins qu'une ordalie en lieu et place d'une absence d'autre modalité d'inscription dans le désir de l'Autre.

A ce propos il nous faut reconnaître que derrière le dénigrement du père, ce qui ne cessait de se faire entendre c'est la haine du féminin, et donc du sort qui lui était échu tel qu'il était décrié dans la lancinante plainte de la mère. Cette haine du féminin est à entendre comme une haine de l'altérité dont une femme est la plus éminente représentante. Ce qui a été déterminant, et qui s'est traduit par la mise en circulation de cette articulation signifiante équivoque, c'est la restauration de la fonction de la parole et partant la rencontre avec la dimension de l'inconnu dans l'altérité de l'autre et donc sa propre altérité à elle même. L'intervention à propos du rapport de sa mère au mensonge ne visait ainsi pas la question du vrai ou du faux mais bien de faire résonner l'autre versant fondamental de la parole, à côté des paroles dites fondatrices, à savoir la parole qui peut mentir, la parole trompeuse qui pose donc

la question de la vérité. Nous soulignerons pour conclure d'un trait que la mère est donc aussi un effet et un des lieux du Logos.

Alexis Chiari